qui eut l'apparence d'être un combat pour la liberté. Toute différente est l'âme russe. Elle a une conscience aiguë de sa bassesse essentielle. C'est pourquoi le diable russe est bas et plat, dénué de toute grandeur. Khlestakov est le diable, en effet, autour duquel tous les vices par lui dévoilés dansent et rampent. Mais c'est, au fond, un être médiocre, hâbleur et faux. Ce n'est point à des sentiments sublimes, quoique pervers, qu'il fait appel ; mais à ce qu'il trouve en nous de plus médiocre et de plus lâche. L'apparition de l'ange le fait tomber en poussière. Mais, jusque là, il plastronne et fait l'avantageux. C'est lui qui règne en Russie, partout où n'atteignent pas les rayons de la grâce. La Russie est vaste et plate ; elle est morne ; elle s'ennuie. Le diable y sort d'un bâillement, d'un de ces bâillements qui, selon Baudelaire, avaleraient le monde. Khlestakov s'ennuie dans cette petite ville de province où le manque d'argent l'a contraint de s'arrêter. Comment se distraire ? Il va faire croire qu'il est un Revizor, et c'est toute la comédie.

Mais n'y avait-il pas, en Gogol lui-même, l'étoffe d'un Khlestakov ? Il faudrait bien mal connaître sa vie, pour affirmer le contraire. Khlestakov le hante, au sens le plus fort du terme ; c'est-à-dire qu'il l'habite et qu'il ne parviendra jamais, jusqu'à son étrange mort, à s'en débarrasser. Qui de nous n'est un Khlestakov, telle est la question qui nous prend à la gorge, et que posent, d'une façon encore plus angoissante, les *Âmes mortes*. Ceci devait être un tableau de la Russie, dont la première partie montrerait les côtés d'ombre, tandis que les deux autres nous feraient monter peu à peu vers la lumière. Malheureusement, les deux premières parties seules furent écrites, et Gogol a trouvé moyen d'y dresser un personnage encore plus diabolique que Khlestakov, l'immortel Tchitchikov. Un médiocre, lui aussi, qui s'entend à merveille à exploiter la médiocrité des autres.

On sait quel est l'étrange thème des *Âmes mortes*. Il s'agit d'une escroquerie gigantesque et puérile. Tchitchikov prétend acheter aux propriétaires des serfs qui figurent encore sur les registres de l'État civil, mais qui sont morts en effet. Il assurera les avoir transportés dans des régions déshéritées que le gouvernement veut mettre en culture. Là, les malheureux mourront officiellement et l'escroc se fera verser une indemnité. Comment ne pas voir, ici encore, un symbole, que souligne du reste le titre de l'œuvre ? Sans doute avait-on en Russie l'habitude d'appeler les serfs des âmes, et ainsi le titre pourrait aussi bien se traduire : les Serfs morts. Mais le diable ne passe-t-il pas avec Dieu et avec les hommes semblables marchés de dupes ? Il dispute les